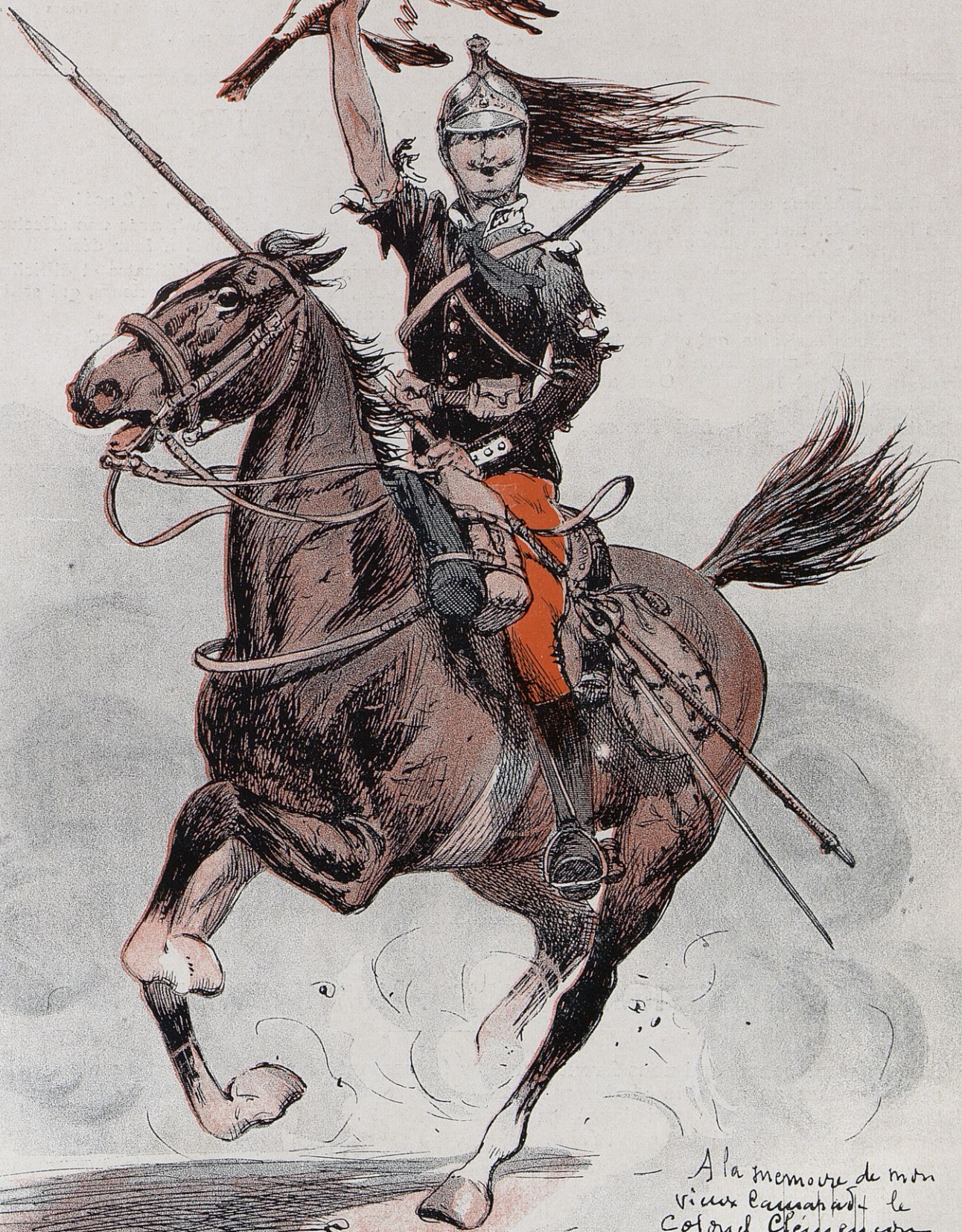


LA VIE PARISIENNE



A la memoire de mon
vieux camarade le
Colonel Clément
mort au champ d'honneur

A. E. F.
1914

LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, 29, PARIS (8^e) ; Téléphone 148-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS
UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)
UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

A NOS LECTEURS

La Vie Parisienne a repris, le 5 décembre, sa publication interrompue par la guerre, le 8 août.

De tous côtés, nous avons reçu de nos lecteurs d'innombrables lettres, réclamant, avec une affectueuse insistance, la réapparition de leur journal. C'est avec joie que nous nous sommes conformés à leur désir.

Les circonstances exceptionnelles créées par l'état de guerre rendent cependant délicates et difficiles la rédaction, l'illustration et l'impression d'un grand journal de luxe tel que *La Vie Parisienne*. Nos lecteurs, qui sont nos amis, s'en rendent compte et nous sommes sûrs qu'ils accueillent nos efforts avec indulgence.

Les illustres écrivains, qui ont contribué en ces dernières années au succès toujours grandissant de notre journal, ont tenu avec un empressement dont nous leur exprimons toute notre reconnaissance, à signer les articles de *La Vie Parisienne* pendant la guerre. C'est ainsi que l'on trouvera, réunis dans le présent numéro et dans les numéros suivants les noms de :

Colette (Colette Willy), Abel Hermant, Pierre Veber, Romain Coolus, Pierre Wolff, Henri Duvernois, Paul Acker, Paul Guillaïn, Marcel Boulenger.

Parmi les artistes qui ont pu nous assurer leur fidèle concours, nous tenons à remercier particulièrement Louis Vallet, Fabiano, Sem, C. Herouard, B. Boutet de Monvel, L. Burret, Nam, Léonnet, d'Espagnat, Valverane.

Nous espérons joindre bientôt à ces noms ceux de beaucoup d'autres écrivains et artistes, chers à notre public, qui combattent aujourd'hui sur le front.

NOTRE SUPPLÉMENT PHOTOGRAPHIQUE. — Nous avons pensé qu'au moment où la guerre absorbe toutes les préoccupations, tous les espoirs, toutes les âmes, le document photographique était le complément indispensable d'un grand journal illustré comme le nôtre. Nos lecteurs trouveront donc dans ce numéro et les suivants un supplément photographique dont les clichés ont été pris sur tous les champs de batailles, des Vosges aux dunes de la mer du Nord. Nous faisons appel à nos abonnés comme à nos acheteurs au numéro pour enrichir cet « album de guerre », dont l'intérêt, passionnant à l'heure actuelle, restera toujours si émouvant.

LA PROLONGATION DES ABONNEMENTS INTERROMPUS. — Comme nous l'avions promis à nos abonnés, au moment où la publication de *La Vie Parisienne* a été suspendue, les abonnements en cours le 8 août sont prolongés d'autant de semaines, à partir d'aujourd'hui, qu'il est nécessaire pour compléter leur durée normale. Par conséquent :

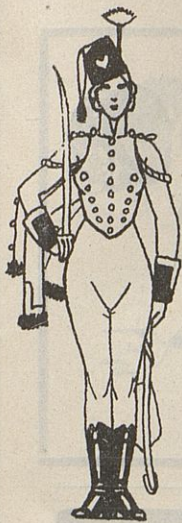
Les abonnements qui expiraient le 31 août 1914	ne viendront à expiration que le 19 décembre 1914.
— le 30 septembre 1914	— le 16 janvier 1915.
— le 31 octobre 1914	— le 13 février 1915.
— le 30 novembre 1914	— le 13 mars 1915.
— le 31 décembre 1914	— le 10 avril 1915.

UNE MAGNIFIQUE PRIME A NOS NOUVEAUX ABONNÉS

Toutes les personnes qui nous feront parvenir le montant d'un abonnement ou d'un réabonnement de six mois ou d'un an avant le 31 décembre 1914, recevront **EN CADEAU ABSOLUMENT GRATUIT** une ravissante collection de 16 estampes artistiques en couleurs, de R. Kirchner, intitulée « De la Brune à la Blonde » et renfermée dans un élégant porte-folio.

Les bénéficiaires de cette prime pourront se la faire remettre *sans aucun frais*, aux bureaux du journal, 29, rue Tronchet, Paris, en même temps qu'ils régleront leur quittance d'abonnement. S'ils veulent que la prime leur soit envoyée par colis-postal, nous leur demandons seulement de nous indemniser des frais d'emballage et d'expédition, en ajoutant la minime somme de 1 franc (pour la France) ou de 1 fr. 50 (pour l'Étranger) au montant de leur abonnement.

ON DIT... ON DIT...



Invasion.

Que ce soit ou non M. R.uché, il faut espérer que le futur directeur de l'Opéra saura faire aux compositeurs français une plus large place que par le passé. Consultez, plutôt, le répertoire de notre Académie nationale (?) de musique depuis l'origine.

Jusqu'à Rameau, les Italiens dominent avec Lulli; puis c'est le tour des Allemands avec Glück; puis, de nouveau, mais avec Rossini, cette fois, les Italiens; et, encore, les Allemands avec Meyerbeer! Enfin, depuis vingt ans, dans le splendide et onéreux monument de Garnier, régnait le saxon Wagner, dont les sentiments francophobes sont connus...

D'ailleurs, si, passant sur la place de l'Opéra, vous levez les yeux vers le fronton de notre Académie nationale de musique, vous n'apercevrez parmi les glorieux médaillons qui le décorent que les portraits de deux compositeurs français, deux seulement confondus parmi une foule d'étrangers.

Vous verrez que nous aurons plus de mal à chasser les compositeurs et les chefs d'orchestre teutons que les uhlands.



Entre le front et la rampe.

Une brasserie montmartroise, à l'heure de l'apéritif. Tout Cabotinvillle s'est réfugié là. Beaucoup de petites théâtreuses et quelques acteurs et chansonniers connus. On prend les breuvages autorisés par le gouvernement; on commente le « communiqué » de 15 heures. De table à table, on s'interpelle :

— Tu sais, M... est grièvement blessé.

— Pauvre type! Et H...?

— Je ne sais pas. C... est prisonnier.

Et, encore :

— Machin rouvre sa boîte avec toute la troupe de la Lune Rousse.

L'élément féminin domine. Ça et là, pourtant, quelques uniformes très entourés. Ces soldats sont propres, rasés de près, l'œil audacieux, le cheveu lisse, les ongles soigneusement passés au polissoir.

Auprès d'une jolie rousse, un hussard pimpant a l'air de jouer *Le Billet de Logement*. Et ce tringlot qui consulte son bracelet-montre, qu'attend-il? *Le Train de 8 h. 47*? Un artilleur, sérieux et correct, salue avec une rectitude toute militaire : c'est l'excellent Arcq...llère, ex-sergent dans *La Grande Famille*.

Ces guerriers, si pomponnés, un peu trop *Guerre en Dentelles*, peut-être, pour notre guerre de taupes, sont prêts à donner leur vie pour le pays; mais on sent qu'ils préféreraient que ce fut en beauté; comme au théâtre : au 5^e acte, une fleur aux lèvres...



Rapprochement.

Parmi les séquestres ordonnés par le Tribunal civil de Corbeil, on remarque M. M.mm, marchand de champagne, intéressé à la Société d'Eaux minérales : *La Perle de Santé*.

Commanditer une société d'eaux quand on est marchand de vins, voilà une idée originale! A moins que... Est-ce que, par hasard (et par hygiène) M. M.mm aurait baptisé sa *Carte Rouge* avec de l'eau minérale?



Docteur ou vétérinaire.

Bismarck, avait beau faire l'ogre, il n'intimidait pas tout le monde. Se sentant souffrant, il était allé consulter un fameux Herr Doktor, le professeur Schweninger, qui, naturellement, se mit à lui poser toutes sortes de questions sur ses habitudes, son régime, sa nourriture, etc., etc. Impatienté, le chancelier de fer interrompit le questionneur en s'écriant :

— Assez, assez! Je suis venu ici pour être soigné et non pour être confessé!

— Alors, répondit tranquillement le docteur, allez voir un vétérinaire : c'est la seule espèce de médecin qui soigne les malades sans les interroger.

Mauvaises têtes mais braves cœurs.

On a admiré l'entrain, avec lequel chacun a obéi à son ordre de mobilisation. Il est à remarquer que déserteurs et insoumis ne furent pas les derniers à répondre à l'appel de la France. C'est par milliers qu'ils accoururent les premiers jours. Rien qu'à la gendarmerie de Thonon, plus de six cents, en une semaine, vinrent demander sur quels corps ils devaient se diriger.

L'un d'eux racontait avec bonhomie :

— Moi j'ai toujours été un bon soldat. La preuve, c'est qu'on m'a nommé caporal au bout de quatre mois. Seulement, on exigeait que je couche à la caserne, et, justement, j'avais en ville un amour de petite femme...

Alors, vous comprenez, je suis parti!... Mais maintenant qu'on me demande simplement de me faire casser la tête, oh! j'accours!

La plupart avait conservé à l'étranger un profond attachement pour la patrie qui leur était désormais interdite. A Bruxelles s'était formé le « Club des Déserteurs français », société fort importante, qui dans sa salle de réunion avait un superbe buste de la République et les portraits de MM. Fallières et Loubet. Un jour, cette association fit demander au ministre de France, alors M. Be.u, de vouloir bien accepter la présidence d'honneur de leur petit groupe et ces braves gens furent tout étonnés que le ministre refusât.



Les mots de Gavroche.

Gavroche enrage. Il n'a que 15 ans. Il ne partira pas. S'il avait eu une année de plus, il aurait pu s'engager. A voir la jolie flamme d'audace qui luit dans ses yeux clairs, on sent qu'il a raison de maudire sa déveine. Il aurait fait un bon soldat et le plus « costaud » des grenadiers mecklembourgeois n'aurait pas pesé lourd, malgré son poids, devant ce gosse rusé comme un singe et preste comme un écureuil. Pour l'instant, on ne veut pas de lui et il est condamné à rester sur le bord du trottoir parisien à regarder défiler les soldats qui partent, eux, les veignards!

Dès le lendemain de la déclaration de guerre il prononça un mot qui a fait fortune et qui est charmant.

Un convoi funèbre descend le faubourg Saint-Denis et arrête momentanément la circulation. Les passants font une double haie au cortège et saluant d'un geste respectueusement machinal. Gavroche tortille sa casquette et en guise d'oraison se contente de dire : « Ben vrai, en v'la un qui n'est fichre pas curieux! »

Gavroche est heurté par un soldat qui court en hâte vers la gare du Nord. « J'comprends ta presse, mon vieux, dit Gavroche. Tu veux pas rater le train de plaisir. »

Un matin, Gavroche se mêle à un groupe qui vient d'acclamer un régiment qui part. Un vieux monsieur a remarqué : « C'est inoui ce qu'ils sont gais, nos soldats! » Et Gavroche de riposter : « Tu parles, Charles! C'est bien naturel : y a d'la bombe par là! »

Il discute avec un garçon de recettes de nos chances. « Les Boches vont te faire concurrence, mon vieux! Ce qu'il vont encaisser! »

S'il fallait rapporter tous les mots de Gavroche, *La Vie Parisienne* n'y suffirait pas. Citons, pour finir, celui-ci qui est vraiment d'une jolie qualité. Dans un groupe où règne la plus vive effervescence patriotique, un vieil employé tout blanc, tout voûté, et qui ne doit pas avoir beaucoup moins de 80 ans, agite sa canne avec colère et crie qu'il voudrait aller se battre et qu'il a encore bon pied bon œil et qu'il est capable d'en descendre, lui aussi, des Prussiens. Gavroche — paternel — lui tape sur le bras et à mi-voix, avec une bonhomie charmante : « Allons! Allons! de la patience, gamin! »



LES PLUS PIQUANTS DESSINS HUMORISTIQUES

réunis en un élégant volume

PANTALONNADES

Cette collection, dont il ne nous reste plus que quelques centaines d'exemplaires est en vente chez les libraires

AU PRIX DE **95** CENT.

Pour recevoir cet album franco, envoyez **1.15** (pour la France) et **1.25** (pour l'Etranger) à M. le Directeur de La Vie Parisienne, 29, rue Tronchet, Paris.



LA SEMAINE PROCHAINE

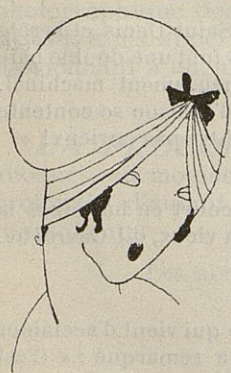
dans son numéro de Noël, *La Vie Parisienne* proposera à ses lecteurs

UN GRAND CONCOURS

qui aura un retentissement universel

1^{er} prix : 2.000 fr. en espèces; 2^e prix : 1.000 fr. en espèces;
3^e et 4^e prix : 500 fr. en espèces; etc., etc.

Retenez d'avance le prochain numéro de LA VIE PARISIENNE chez votre marchand de journaux.



EN VENTE PARTOUT

notre dernier album

**Les PETITES FEMMES
de la VIE PARISIENNE**

Un ravissant album de cent dessins galants par **Fabiano, Préjean, Touraine, Nam, Léonnec, Hérouard, etc...**

PRIX : **95** CENTIMES

Pour recevoir cet album franco par la poste, envoyez, en timbres ou en mandat, la somme de 1 fr. 15 (pour la France) ou 1 fr. 25 (pour l'Etranger) à Monsieur le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.



SOINS D'HYGIÈNE Bains, ts l. jours, M^{me} ROBERT, 14, rue Gaillon, 3^e ét. (Opéra).

SOINS D'HYGIÈNE Pédic. Manuc. Bains, 19, rue Saint-Roch (Opéra), 10 à 7.

Soins de Beauté M^{me} DUNENT, dipl., 66, r. Lafayette, 1^{er} sur entresol (2 à 6).

Miss MAY Soins d'hygiène manucure, 48, rue Rochecouart (10 à 7), entresol.

HYGIÈNE. M^{me} RENÉE, 31, rue Turini. 2^e gauche, 1 à 6.

MANUCURE M^{me} MARTÈS, 14, rue de Berne. Entresol gauche (à partir de 2 heures).

MANUCURE M^{me} JANE, Installation moderne, 5, rue Lapeyrière. N.-S. : Jules-Joffrin (2 à 6 h).

Miss GINETT'S American Manucure, Soins d'hygiène, 13, rue de la Tour-des-Dames (Entresol). Trinité (10 à 7 heures).

Nelle Installation Soins d'hygiène (face gare Est), 6, r. de Strasbourg, 3^e s. entresol.

M^{me} DARCY SOINS D'HYGIÈNE, 18, rue Cadet, 2^e étage (escalier concierge), 10 à 8 h.

Le COURRIER de la PRESSE
21, boulevard Montmartre, 21. — PARIS (2^e)

Bureau de coupures de journaux
FONDÉ EN 1889

Directeur : A. GALLOIS

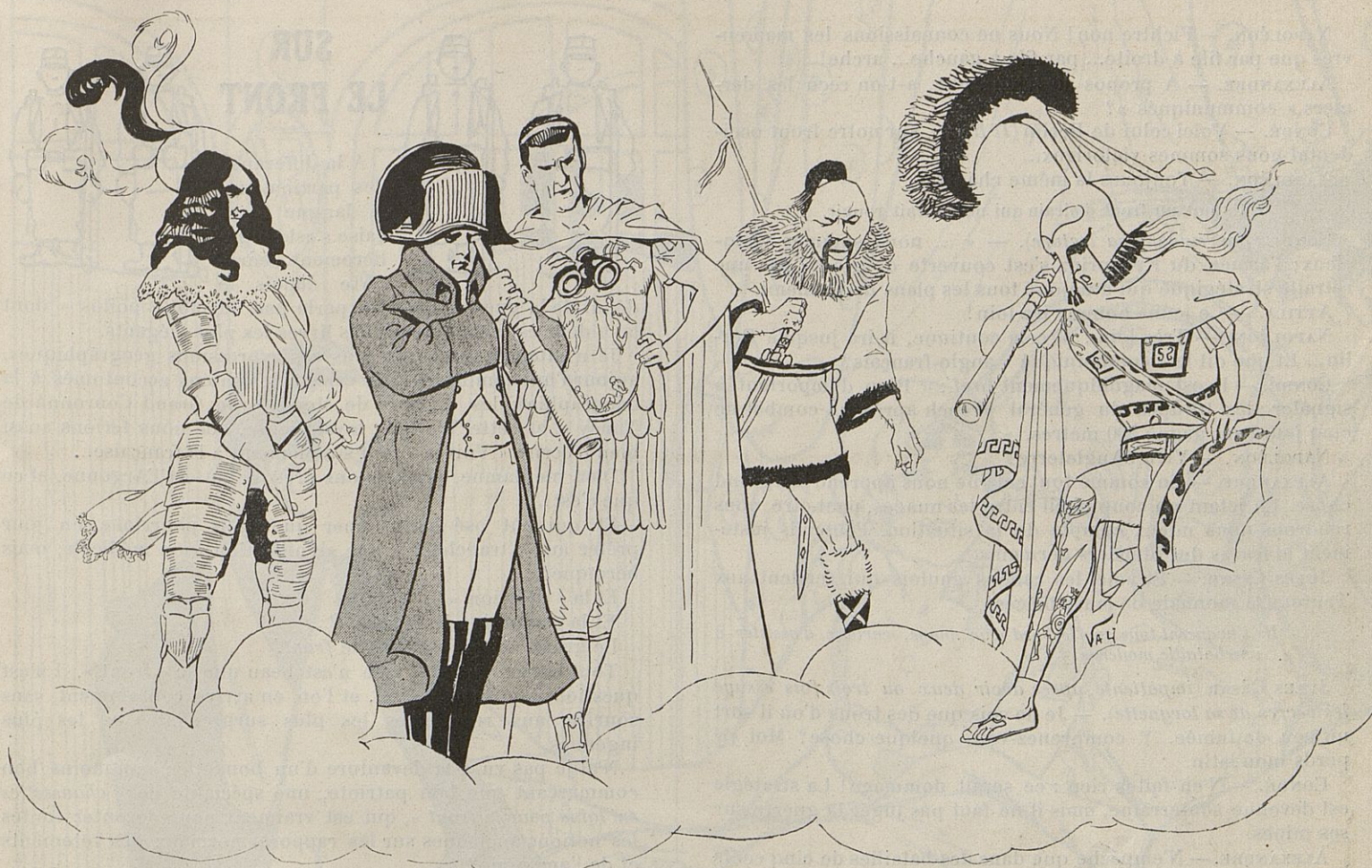
Adresse Télégr. COUPURES-PARIS — TÉLÉPHONE : 101-50

"EROS" Série inédite de **20 ESTAMPES en Couleurs** de **RAPHAEL KIRCHNER**
Déshabillés de Parisiennes et Intimités de boudoir

Chacune de ces estampes en couleurs mesure 37x26, tirage limité à 500, grand luxe, réemargées sur papier à la forme, pouvant s'encadrer immédiatement. La série complète : 100 fr. Envoi franco contre mandat-poste, de 2 gravures contre 11 fr., ou bien de 4 gravures contre 21 fr. Catalogue illustré sur demande.

"GUERRE 1914" Série inédite de 16 estampes en couleurs format 36x28, tirage grand luxe noir et couleurs, par Raphaël Kirchner, Louis Morin, Marcel Felin, Sandy-Kook, Mesplès, Thomasse, etc. — Franco la série contre 20 fr.

Envoyer mandat-poste ou chèque : LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, PARIS



PROPOS EN L'AIR

Dans les nuages, à mi-chemin entre le Purgatoire et le Paradis, se trouve un rond-point des célestes Champs-Élysées que les Séraphins appellent « la place d'armes », parce que les empereurs à la demi-solde et les conquérants retraités pour l'éternité ont l'habitude de s'y réunir.

Depuis que le canon gronde sur la Terre, le cercle des grands capitaines — un cercle du Purgatoire oublié par le Dante — a pris une animation inaccoutumée. NAPOLÉON a remis son petit chapeau en bataille; HANNIBAL, oubliant qu'il n'a qu'un œil, a fait l'emplète d'une paire de jumelles; XERXÈS s'est fait initier aux secrets de la balistique par MAHOMET II, qui raconte à tout le monde qu'il a été l'inventeur de l'artillerie lourde; DEMETRIUS POLIORCÈTE et VAUBAN se disputent à l'infini, chacun ayant la prétention d'être le seul à comprendre la science des fortifications.

Au commencement de la guerre, on avait aperçu la maigre silhouette de DE MOLTKE, et BISMARCK avait essayé de lier conversation avec ATTILA, qu'il appelait « Cher Maître »; mais ces fâcheux personnages ont disparu après la bataille de la Marne; ils font bande à part, avec le vandale GENSÉRIC.

JULES CÉSAR à ALEXANDRE-LE-GRAND. — Laissez-moi vous expliquer la géographie de la Gaule; j'en ai dressé la première carte d'Etat-Major. La Gaule se divise en trois parties; la plus septentrionale est habitée par les Belges...

NAPOLÉON. — Ah! ces Belges! Pour une fois, savez-vous, ils étonnent l'univers! Qui se doutait de leur vaillance!

JULES CÉSAR. — Mais moi, mon cher! Il y a dix-neuf siècles que je l'ai écrit : *Omnium fortissimi sunt Belgae*. Voyez ma *Guerre des Gaules*, 1^{re} partie, paragraphe 1... Mais revenons à notre causerie géographique. (Il trace du bout du doigt des lignes sur un nuage.) Voici le Rhin, qui forme la frontière de la Germanie; voici la Seine, dans laquelle se jette la Marne...

ATTILA. — Et c'est sur la Marne que se trouve Chalons; je connais particulièrement la carte de ces champs catalauniques.

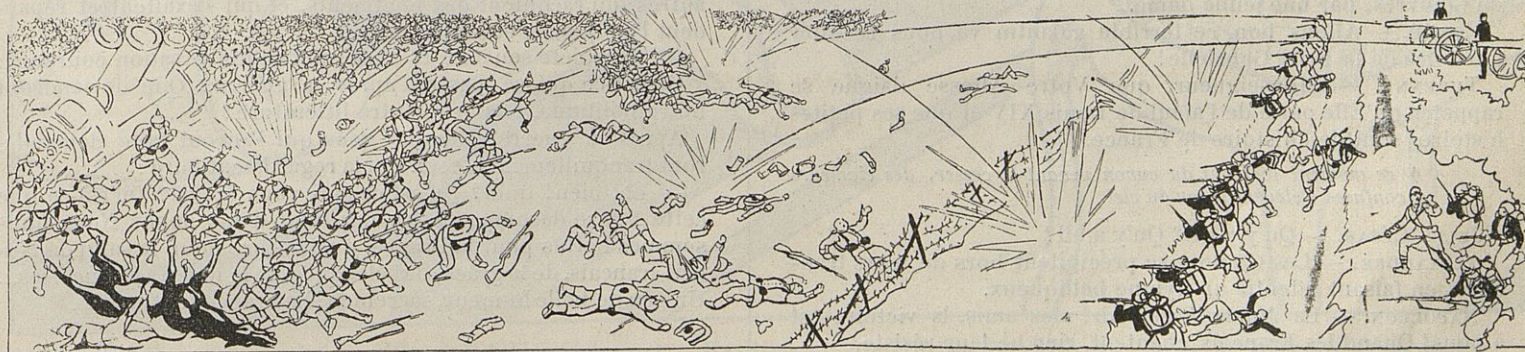
CONDÉ. — Une carte, mon cher fléau de Dieu, dont l'addition vous a coûté assez cher!

ATTILA. — Ta, ta, ta! C'est un faux bruit que la presse romaine a fait courir.

AUGUSTE. — Si vous aviez su écrire, l'histoire vous eut été peut-être plus favorable.

JULES CÉSAR. — Très juste, Auguste! Il ne faut jamais laisser à ses ennemis le soin de faire des commentaires que l'on peut rédiger soi-même. Un général doit être son propre journaliste.

CONDÉ. — La chose était facile autrefois, quand il n'existait pas de fils télégraphiques, de fils téléphoniques et autres fils à retordre. Vous n'aviez pas à redouter de vos adversaires les manœuvres diplomatiques par fils spéciaux!



NAPOLÉON. — Fichtre non ! Nous ne connaissons les manoeuvres que par file à droite... par file à gauche... arche !

ALEXANDRE. — A propos de télégraphe, a-t-on reçu les derniers « communiqués » ?

CONDÉ. — Voici celui de Berlin (*Il lit*) : « Sur notre front occidental nous sommes victorieux... »

NAPOLÉON. — Toujours la même chanson :

Ils ont un front d'airain qui ne saurait rougir.

CONDÉ (*poursuivant sa lecture*). — « ... nous sommes victorieux ; l'armée du Kronprinz s'est couverte de gloire par une retraite stratégique qui a déjoué tous les plans de l'ennemi. »

ATTILA. — Ce jeune homme ira loin !

NAPOLÉON. — Très loin : si cela continue, il ira jusqu'à Berlin... Et que dit le « communiqué » anglo-français ?

CONDÉ. — Il est magnifiquement bref : « Rien d'important à signaler : les troupes du général French après un combat de cinq jours ont gagné 500 mètres. »

NAPOLÉON. — Vive l'Angleterre !

ALEXANDRE. — En somme tout cela ne nous apprend pas grand chose. En jetant un coup d'œil entre les nuages, peut-être nous rendrons-nous mieux compte de la situation. J'entends justement le fracas des obusiers germains.

JULÉS CÉSAR. — Et voici les canons gaulois qui rendent aux Teutons la monnaie de leurs pièces.

Ils s'avancent tous sur le bord d'un nuage, curieux d'assister à une bataille moderne.

JULÉS CÉSAR (*impatiente, après avoir deux ou trois fois essuyé les verres de sa lorgnette*). — Je ne vois que des trous d'où il sort un peu de fumée. Y comprenez-vous quelque chose ? Moi j'y perds mon latin.

CONDÉ. — N'en faites rien : ce serait dommage ! La stratégie est devenue souterraine, mais il ne faut pas juger la guerre sur ses mines.

ALEXANDRE. — N'empêche que dans des batailles de cinq cents kilomètres la vaillance doit être anonyme.

NAPOLÉON. — Anonyme, mais unanime, c'est-à-dire nationale. La guerre n'est plus jeu de princes et l'on ne reverra plus, sur l'échiquier européen, des campagnes qui ressemblaient à des parties de dames.

HENRI IV. — Ventre Saint-Grise, quel dommage ! Aujourd'hui, dans leurs tranchées, ce qu'il y a de plus affreux, ce n'est pas d'avoir les pieds gelés, mais le cœur transi. On leur a même supprimé les vivandières ! De mon temps, on chevauchait en chantant, on frappait d'estoc et de taille et quand on avait ville conquise, on plumait gaiement les poulettes...

ATTILA. — Ah ! vieil incorrigible, vous serez toujours le roi de la poule !

HENRI IV. — On peut être mauvais sujet et bon roi. Et je suis sûr qu'Alexandre est de mon avis : s'il n'a pas touché aux filles de Darius, c'est qu'il avait peur des reporters. Quant à César...

JULÉS CÉSAR. — Ma foi, messieurs, je ne vous apprendrai rien en vous avouant que j'ai eu deux ou trois petites amies...

ATTILA. — Trois seulement ?

JULÉS CÉSAR. — A la fois.

SOLIMAN-LE-MAGNIFIQUE. — Vous étiez un sentimental. Moi, je n'emmenais, il est vrai, qu'une centaine de femmes dans mes fourgons ; si j'en avais emmené davantage Roxelane m'aurait fait des scènes de jalousie.

HENRI IV. — Foin des harems officiels et vive le galant butin que l'on picorait aux hasards de la route ! Imaginez-vous que, pendant le siège de Paris, je fus reçu, certain soir, au château de Cœuvres, par une jeune dame...

CONDÉ. — Allons bon, ce terrible galantin va nous rééditer l'histoire de la belle Gabrielle !

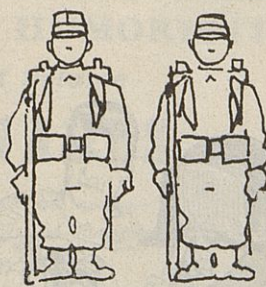
TURENNE. — Monseigneur, que Votre Altesse daigne se rappeler qu'Elle parle de l'aïeul de Louis XIV et que ses petites histoires sont de l'histoire de France.

A ce moment le bruit du canon venant à cesser, des clameurs confuses s'élèvent jusqu'au ciel.

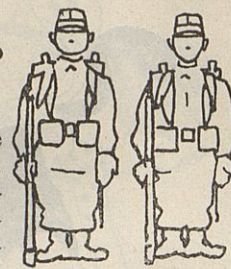
JULÉS CÉSAR. — Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ?

ALEXANDRE. — Les Gaulois se précipitent hors de leurs tranchées en faisant retentir un hymne belliqueux.

NAPOLÉON. — La *Marseillaise* ! Ah ! mes amis, la victoire est à nous ! Quand les Français chantent, rien ne leur résiste.



SUR LE FRONT



A la différence des particuliers, la langue française s'est singulièrement enrichie depuis le

début de la guerre. Et je ne parle pas du mot « poilus » dont la hideur est venue fleurir les livres les plus élégants.

Je n'entends point non plus ces expressions géographiques, aujourd'hui familières aux esprits les moins accoutumés à la géographie : les « Hauts de Meuse », le Grand Couronné de Nancy », et cette Woëvre, mystérieuse, que nous ferions aussi bien d'écrire « Voivre » tout simplement, à la française...

Dieu me damne, nous savons presque où est l'Argonne, et ce que c'est !...

Et qui eût osé soupçonner que nous pourrions un jour prêter aux « tranchées » une signification, non médicale, mais héroïque ?...

Et la « déceision » ?...

Et la « situation inchangée » ?...

Le grand succès est pour le front !

Tout est au « front », rien n'est beau que le « front », il n'est question que du « front », et l'on en arrive couramment, sans sourire, aux rencontres les plus surprenantes ou les plus ingénues.

N'ai-je pas vu à la devanture d'un bonnetier, non moins bon commerçant que bon patriote, une spécialité de « chaussettes en laine pour le front », qui est vraiment pour dérouter toutes les notions anciennes sur les rapports normaux des vêtements et de l'anatomie ?...

Toutes les femmes veulent aller sur le front.

Je me suis rencontré, ces jours derniers, dans le cabinet du général qui commande la place de C., avec deux malheureuses, qui avaient été arrêtées à la gare, deux femmes d'officiers venus pour voir leurs maris.

On les avait « cueillies » à la descente du train :

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

Elles n'avaient pas osé confesser leur désir légitime d'embrasser leurs époux ; elles s'étaient contentées de balbutier de vaines excuses, et bien leur en prit, car les ordres sont formels : « pas de femmes » !... Si elles avaient dit qu'elles venaient rejoindre des officiers, c'était quinze jours d'arrêts pour ces officiers...

Ne sont admises que les femmes qui songent à invoquer comme prétexte, comme « excuse », une visite à un blessé...

Mais s'il faut être blessé pour embrasser sa femme !...

Ces mesures draconiennes émanent de Bordeaux ; Bordeaux craint tellement pour la « sensibilité » des gens qui combattent !

Je crois que l'on juge un peu cette sensibilité des gens qui combattent, avec la sensibilité de gens qui ne combattent pas.

Dirai-je que, là-bas, eux paraissent assez surpris d'un tel excès de ménagements, de tant de lamentations et de jérémiades ?

Comment ! ce sont eux qui courent les risques, « chiquement », crânement, sans peur et sans histoires : et ce sont les autres qui racontent des boniments, et qui s'exaltent et répandent l'éloquence et les larmes !...

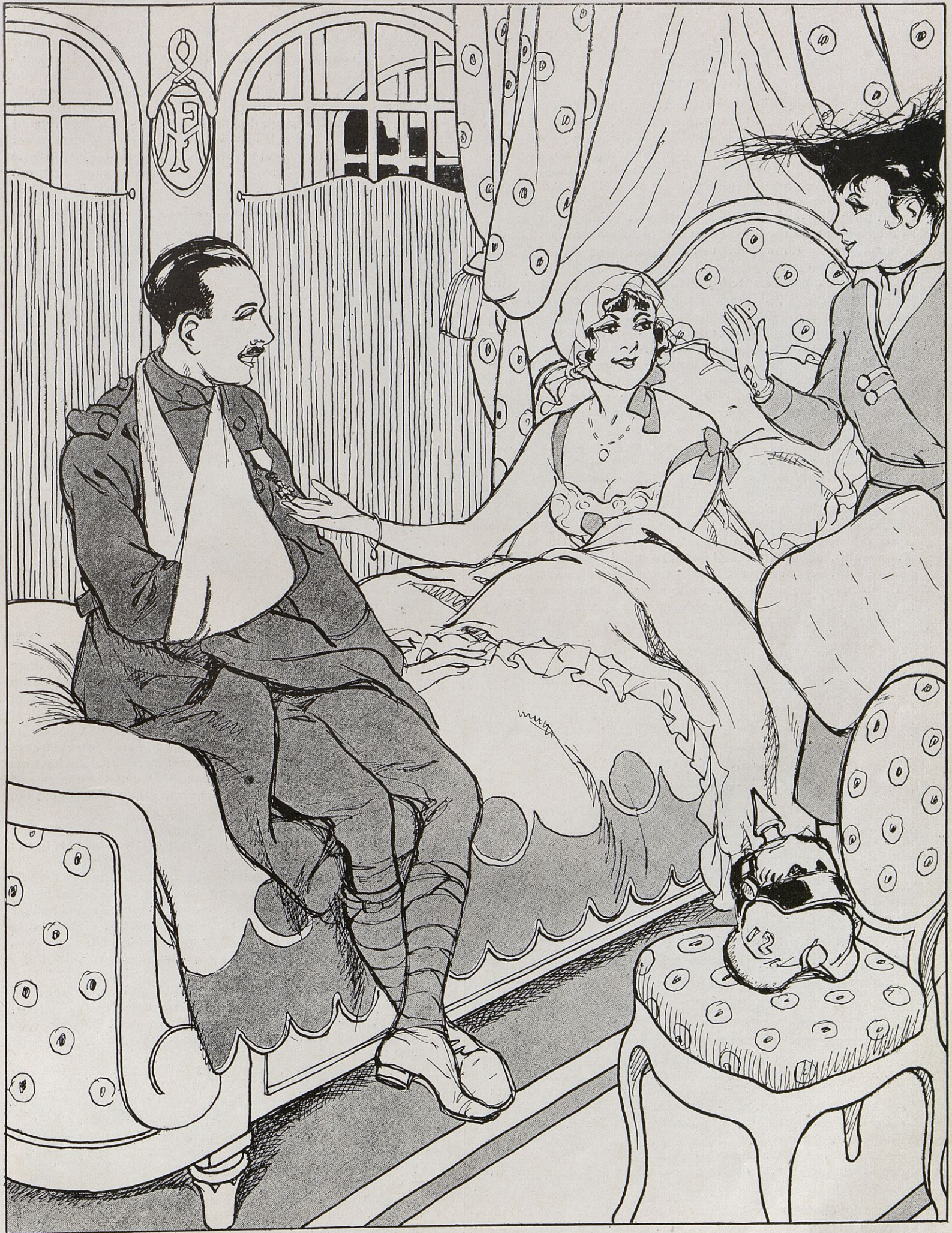
On s'inquiète souvent, et c'est sujet de conversation courante :

Qu'est-ce qui se passera après la guerre ? Que deviendront notre politique, nos arts, notre littérature ?

Après la guerre ? Mais les gens qui l'auront faite demanderont tranquillement à ceux qui la regardaient faire :

— Eh, bien ! quoi ? Qu'est-ce qui vous arrive ? Qu'est-ce que cette figure décomposée, ce nez long d'une aune ? Nous nous sommes battus pour la France, c'est-à-dire pour le salut de l'esprit français, de la grâce, de l'élégance, de la légèreté françaises... Un peu de belle humeur, sacrebleu ! La France continue !...

LE HÉROS



— Regarde-moi ce gaillard-là! Est-il beau!... Et dire qu'on voulait le réformer pour étroitesse de poitrine.
— Bah! on a toujours la poitrine assez large pour y recevoir une balle et y accrocher une croix!

LE SACRIFICE DE MAUD



Depuis le départ de Roger, mobilisé, Maud menait une existence sans heurts et d'une sage modestie. Elle était fidèle et d'une âme docile aux souvenirs. Roger lui avait dit, en partant, de l'attendre et, comme



elle avait un cœur à la fois aimant et soumis, elle attendait. Elle se refusait à toute distraction, évitait tout plaisir. Simple en sa vertu, forte en son devoir, elle partageait son temps entre la lecture des communiqués, le crochet, les conversations stratégiques avec M^{me} Chou pédicure, quelques promenades au Bois et à la Croix-Rouge.

Car Maud avait un service à la Croix-Rouge. Chaque matin, elle se rendait à l'hôpital et là, dans le charmant costume d'infirmière, s'empressait auprès des blessés, prévenante et jolie parmi ses compagnes. Elle allait à travers les salles, sans balancements appuyés, alerte et de hanches vivantes. Sa tenue était réservée et l'expression de son visage — si j'ose dire — exactement ajustée aux circonstances. Cependant, malgré ses soins appliqués elle ne parvenait pas à éteindre la lumière de ses yeux, ni la joie de ses lèvres, ni celle plus impertinente des fossettes dans ses joues arrondies, fraîches, unies, éclatantes sous la peau... Souvent, de leurs lits, les blessés la suivaient du regard car elle était un plaisir et une friandise. Mais aucun ne se serait permis le moindre mot galant. Au surplus Maud ne l'aurait pas toléré. Maintenant, quand des messieurs avaient l'incorrection de l'aborder, elle ne riait plus comme jadis, alors qu'elle était accueillante et d'humeur capricieuse. Mais elle levait vers eux un regard qui les remettait aussitôt à distance et, troublés, ils se retiraient en s'excusant... Restée gamine malgré tout, c'est ainsi qu'elle les « désembusquait » disait-elle.

Un jour, comme en définitive elle ne savait faire que peu de



choses et qu'un remords lui venait d'avoir plus de bonne volonté que d'expérience, un jour elle avait demandé au médecin en désignant les blessés vers qui sa charité l'entraînait :

— Docteur, quel bien puis-je leur faire?

Et le major, après l'avoir considérée un instant, lui avait répondu amusé :

— Madame, apportez-leur votre sourire.

Alors, chaque jour, de tout son cœur, elle le leur apportait.

— Elle l'apportait à tous. Mais il arriva bientôt qu'elle ne l'adressa plus qu'à Jean-Pierre... Oh! ce fut sans prémédita-

tion, je vous assure, par imprudence peut-être et surtout parce qu'elle suivait sa pente naturelle. Quand elle s'aperçut de son penchant, la jeune femme elle-même fut surprise. Jean-Pierre était si timide et il avait un tel regard d'enfant que Maud, sensible, ne lui avait pas ménagé des sentiments qu'elle avait crus maternels... Lorsqu'elle lui apportait une tisane et qu'elle se penchait sur lui, doux colosse que sa blessure rendait si petit, elle était à la fois émerveillée de sa force et que ce fut un être fragile et qui eut encore besoin de soins. Alors elle s'attendrissait et elle éprouvait une compassion sans mesure... Une chose encore l'attirait : Jean-Pierre semblait triste. Souvent



il paraissait absent, rêveur. Or, il n'en fallait pas davantage car pour une âme où le sentiment règne sans contrôle, rien n'est plus émouvant, on le sait, qu'une mélancolie contenue et que l'on se flatte de guérir...

C'est ce chagrin entrevu qui détermina Maud à braver le danger. Un jour, en effet, elle s'informa, et ce fut charmant comme tout ce que faisait Maud. Jean-Pierre, gêné, se troubla tout d'abord. Il balbutia quelques mots et rougit violemment. Puis, comme il restait sans répondre, elle insista, gentille, d'une voix câline :

— Je vous fais donc peur?

C'était si délicat, si chuchotté, que Jean-Pierre remué protesta :

— Oh! non, madame...

Et d'un trait, il raconta son histoire... Il avait une petite amie couturière à Rennes. La guerre les avait surpris en pleine idylle et ce n'est que de loin en loin qu'ils pouvaient échanger une pensée... Elle n'était pas riche, lui non plus, et le prix du voyage était lourd... Il fallait donc attendre mais il avait gros cœur à la pensée qu'il repartirait peut-être sans la voir et qu'elle ne pût se tenir à son chevet...

Il avait dit tout cela très vite et il s'était arrêté soudain, étonné lui-même de son audace. Il regardait Maud qui se taisait, un peu pâle, et sans qu'il put deviner pourquoi. Déjà, croyant l'avoir choquée, il allait humblement s'excuser quand la jeune femme :

— Elle est si gentille, votre amie?

— Oh!

— Son nom?

— Berthe.

Puis il donna divers renseignements qu'elle prit en note.

Jean-Pierre, intrigué, interrogea :

— Pourquoi?

Mais elle ne consentit pas à s'expliquer.

— Chut! fit-elle. Ceci me regarde.

Et, mystérieuse, elle s'en alla.

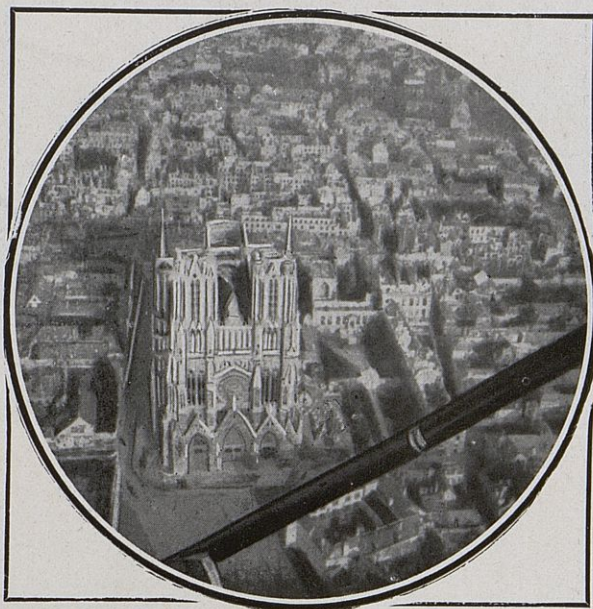


L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



EN RECONNAISSANCE
Une auto-mitrailleuse belge.



UNE VILLE MARTYRE
La cathédrale et la ville de Reims photographiées d'un aéroplane.



LES HÉROS DE L'AIR
L'aviateur Brindejone des Moulinais.



LA DÉFENSE DU LITTORAL BELGE
Une patrouille de cavalerie surveillant la route des dunes, par où les Allemands ont vainement tenté d'atteindre Dunkerque.



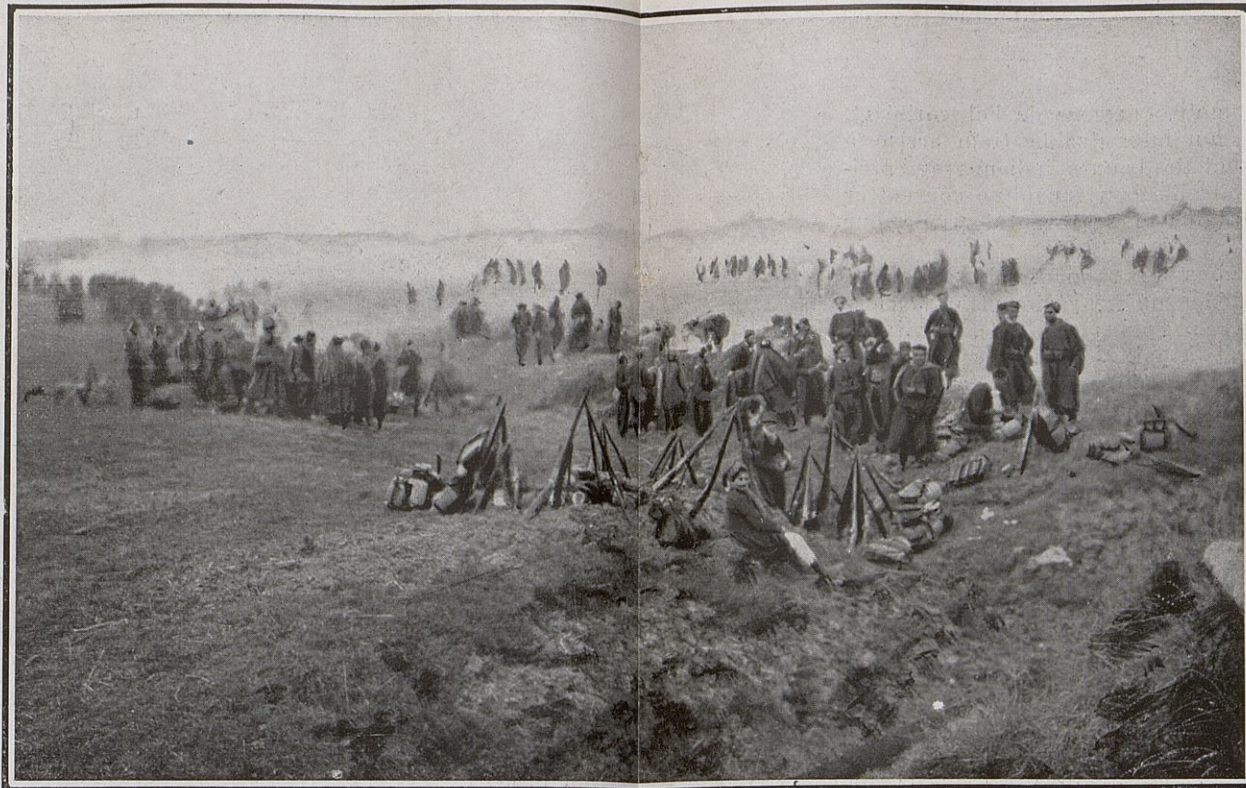
LES CHIENS BELGES AU FEU
Une mitrailleuse amenée sur les dunes entre Nieuport et Neuverkerque.



EN BATTERIE
La mitrailleuse une fois postée, son attelage de chien est dissimulé dans les hautes herbes.



SOUS LES OBUS
Une tranchée, pendant un duel d'artillerie, près d'Arras.



L'HEURE DE LA SOUPE
Après une journée de combat, les zouaves bivouaquent, et la fumée des marmites s'élève au-dessus de leur campement.



UNE CURIEUSE TRANCHÉE
Un arbre abattu abrite et cache les tirailleurs.



LA CHASSE AUX « TAUBES »
Un canon spécial à l'affût des avions allemands.



LE GÉNÉRAL HIVER EST ENTRÉ EN CAMPAGNE
Un parc d'artillerie sous la neige, dans la brume glacée d'un matin de décembre.



PRISONNIERS DE GUERRE
Fantassins allemands amenés à Ypres par des chasseurs à cheval français.



LES RUINES GLORIEUSES DE LA BELGIQUE
Ce qu'il reste de l'église de Nieuport, après le bombardement allemand.



La mairie de la petite ville de Perwyse, où s'est livrée une bataille acharnée.

Maud était bonne, on le sait. Tout de suite elle avait pris un parti héroïque. Rentrée chez elle, elle s'installa à son bureau et sur un papier blanc, sans parfum, elle écrivit à Berthe tout ce que son cœur lui dictait. Ensuite elle glissa un billet dans l'enveloppe...

Quelques jours après Berthe accourait. Aussitôt Maud l'aima pour son air simple et la douceur de ses tempes. La jeune fille toute émue voulait dire sa reconnaissance.

— Voulez-vous bien vous taire ! interrompit Maud.

Et dès que l'heure de la visite eut sonné elle l'emmena avec elle à l'hôpital.

Ce fut le triomphe de Maud. Comme chaque jour, la jeune femme alla vers Jean-Pierre qui, sans qu'il s'en rendit compte, respirait à la voir toute la joie du dehors et le plaisir de vivre. Elle demanda, petite sœur qui se voulait maternelle :

— Avons-nous été sage aujourd'hui ?

Et subitement elle démasqua Berthe qui la suivait.

Les jeunes gens restaient sans rien dire, troublés peut-être et



n'osant croire à leur bonheur. Maud distingua que le sourire de Jean-Pierre était gauche et tout près des larmes.

— Mais embrassez-la donc ! dit-elle. Elle l'a bien mérité.

Et vite elle s'éloigna, car tout de même, elle avait du chagrin.

Le soir de ce jour, seulette en son grand lit, Maud savourait sa bonne action comme un bonbon. Elle était candide, connaissait une joie nouvelle et naïvement s'admirait davantage encore que lorsqu'elle se contemplait devant son miroir.

Il faisait tendre, il faisait doux, il faisait blanc. Blottie dans son mérite Maud céda au sommeil. Elle poussa un gros soupir, s'étira d'aise, pensa encore : « Je suis jolie »... et toute neuve, comme une enfant, elle s'endormit.

LOUIS-LÉON MARTIN.

LE CHIC ANGLAIS



Trois heures du matin. Nuit opaque. Il pleut. Le quai de débarquement des Murlins, à Orléans, est faiblement éclairé par une installation électrique improvisée. Dans la boue gluante, les roues des caissons d'artillerie ont tracé un enchevêtrement de canaux bourbeux, où tremblote le reflet des lumières.

Soudain un coup de sifflet déchire la nuit ; la masse sombre



d'une locomotive émerge de l'obscurité et, lentement, un interminable train arrive à quai. Ce sont des troupes indiennes qui arrivent de Marseille et viennent se concentrer sur les bords de la Loire, avant de partir pour le front.

Des wagons de première classe sortent MM. les officiers du ...^e régiment des lanciers du Bengale : grands gaillards, à visages juvéniles et à taille d'hercule, habillés à miracle de toile kaki, malgré l'humidité glaciale de cette nuit de décembre. Plusieurs sont coiffés d'un turban volumineux, dont le bout pend coquettement sur leur nuque ; et cette note orientale donne à leur uniforme européen une singulière élégance.

Ces messieurs ont un chic extraordinaire ; un chic aisé, sportif, sans morgue, ni hauteur. Ils sont d'une exquise simplicité. Des officiers,

même âgés, prennent eux-mêmes leurs valises et vont les porter sur la fourragère aux bagages.

Le débarquement se fait très vite. Au bout d'une heure, deux escadrons sont rangés dans la cour de la gare ; les chevaux sont sellés, les hommes tout équipés, prêts à partir. Les officiers les mènent à leur campement, surveillent leur installation, puis, songeant enfin à eux-mêmes vont s'ablutionner à l'hôtel.

Dans la matinée, on les voit se promener dans les rues de la ville, aussi frais et nets que s'ils allaient à la parade. Plus de culottes de cheval, plus de bottes : le pantalon long, retroussé, sur des chaussettes de couleurs, à pois ; souliers bas ; à la main une badine, faite d'un souple morceau de bambou ; crânement posé sur l'oreille, un bonnet de police, dégageant une raie impeccable.

Outre l'élégance du costume, l'officier anglais a l'élégance du geste. Rien de plus joliment désinvolte que sa façon de répondre au salut des subordonnés

avec sa badine, qui dans sa main prend l'allure d'une épée. D'ailleurs, il est fort peu pointilleux sur les marques réglementaires de déférence qui lui sont dues ; il ne se formalise nullement de ne pas être salué ; en quoi il diffère de l'officier indien, qui répond avec une majesté de sultan aux saluts de tous les Tommies et de tous les Pitous qu'il croise.

C'est dans sa politesse complaisante et affectueuse envers ses hommes que l'officier anglais se montre vraiment chic. J'ai vu le lieutenant Robenson, des hussards, prendre une pelle et, le plus naturellement du monde, tasser des cailloux sur une route avec des soldats de cor-



vée. J'ai vu des officiers d'artillerie descendre de cheval sans hésiter, pour pousser la roue d'un canon embourbé dans la cour de la gare.

La présence de l'armée des Indes a transformé l'aspect morose d'Orléans et les avenues généralement désertes de ce banal chef-lieu de province. Chaque jour, défilent dans les rues des Cipayes enturbannés, des Gourkhas aux grands chapeaux de feutre, des Ecossais, des trains d'artillerie coloniale. Les boutiques se sont anglicisées ; on ne voit que « hair dressers », « english groceries », « tea-rooms », « tobacconists ». Que dirait Jeanne d'Arc, si elle voyait cela !

Le chic anglais fait école. Les interprètes attachés aux troupes alliées sont naturellement habillés de kaki pour ne pas faire tache et ils réussiraient à faire croire qu'ils sont nés sur les bords de la Tamise, sans leur képi obligatoirement



recouvert d'un manchon bleu. Mais il y a aussi pas mal d'officiers français qui, profitant de l'indulgence infinie de l'autorité militaire, ont fait couper à l'anglaise leur tenue d'artilleur ou même de fantassin, ont adopté le pardessus-sac, les leggings et même la badine. Ce que voyant nos tailleurs régimentaires se sont mis à confectionner les nouvelles capotes gris-bleu, à la mode d'Aldershot.

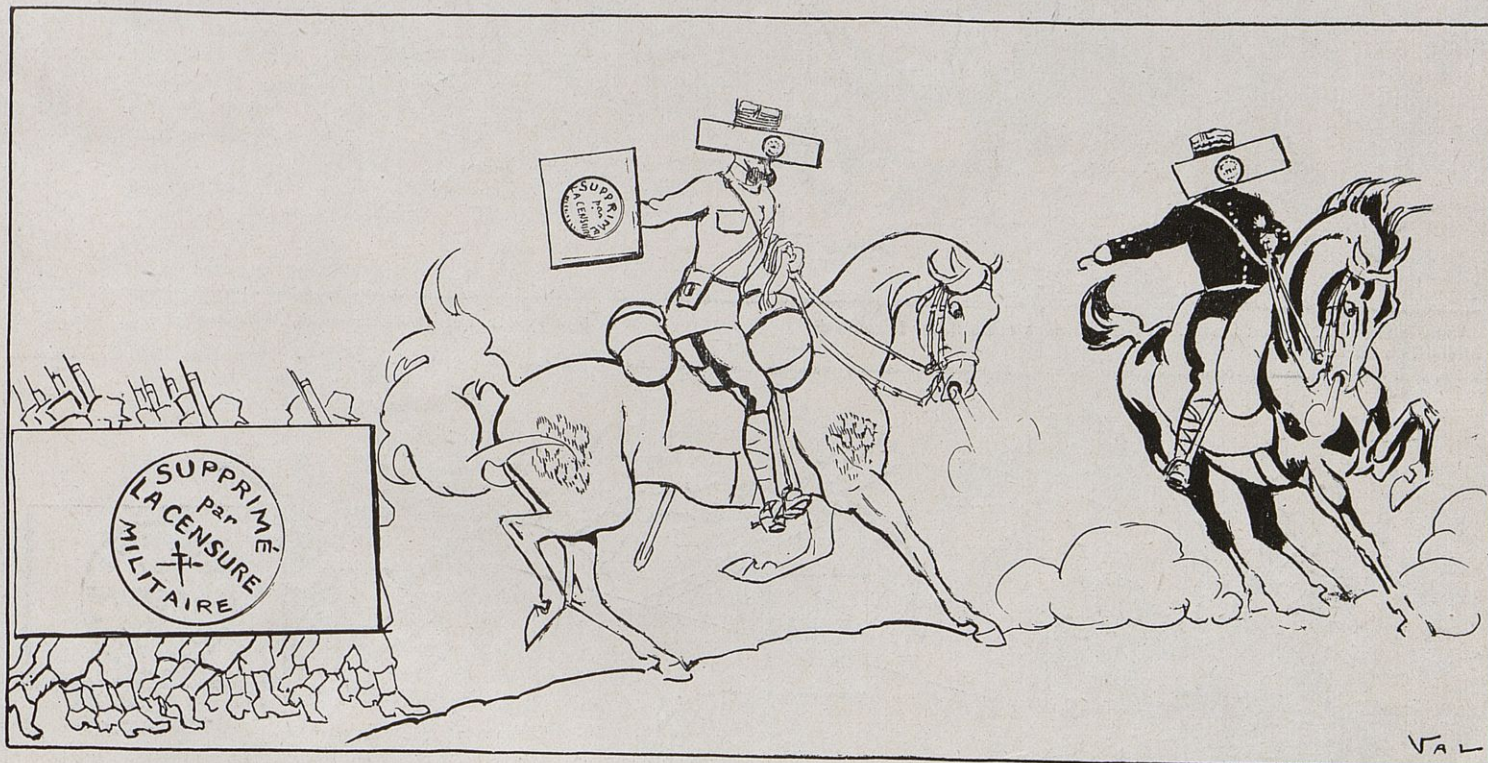
Mais il ne faut pas être injuste pour notre propre costume militaire; s'il n'a pas le chic anglais, il a des qualités pratiques dont nos alliés eux-mêmes font leur profit. J'ai vu un officier

britannique considérer avec attention la patte d'épaule d'un soldat français et déclarer qu'il la ferait adopter par ses hommes.

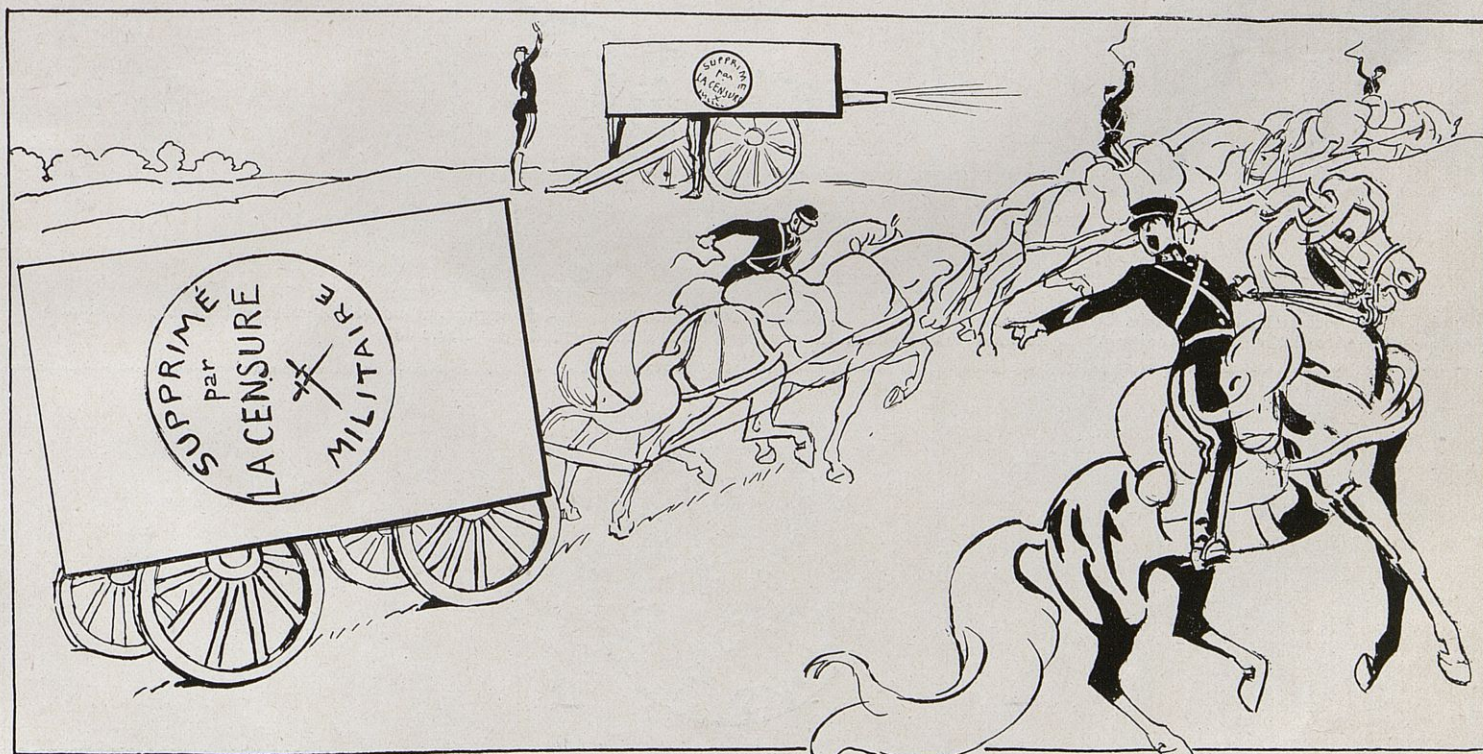
Les officiers anglais, du reste, ne cessent de nous témoigner, de mille façons charmantes, leur amitié et leur admiration. L'autre jour, en traversant la ville tout un régiment de Tommies se mit à chanter *en français* la *Marseillaise*; les badauds en furent tout ébaubis et, plus d'un, sans doute, mortifié de n'avoir pu répondre à cette politesse, va se mettre à piocher l'anglais pour pouvoir saluer la prochaine arrivée des nouveaux contingents alliés en entonnant le *God save the King* et le *Rule Britannia*.

LA VÉRITÉ SUR LA BATAILLE DE

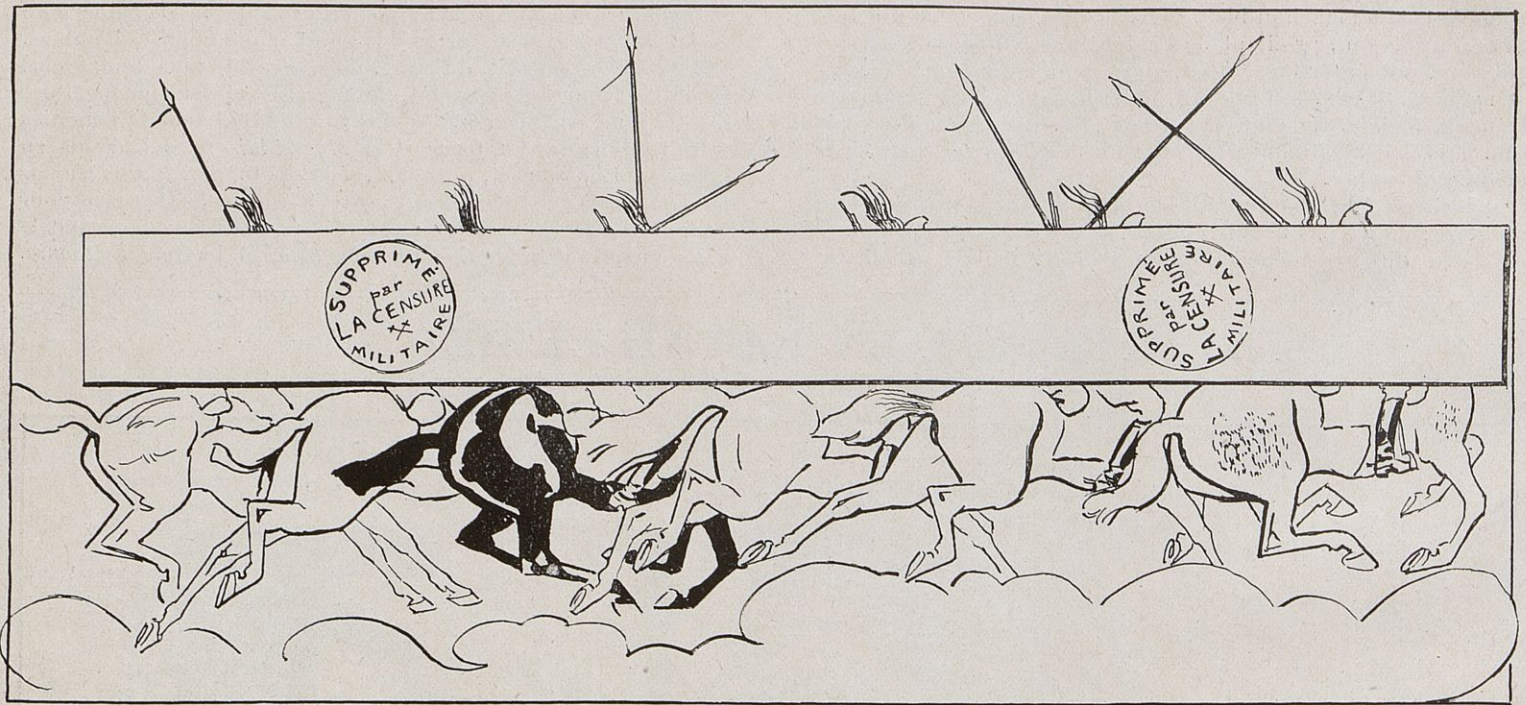
Récit détaillé et illustré, ...revu et corrigé par la censure



On nous écrit du front « Le décembre, le général , commandant le corps d'armée, dit au colonel du régiment de
« Il faut à tout prix que »



« En conséquence, à heures du matin, nous partimes pour et installâmes nos batteries près du château de
Mais soudain nos se replièrent en criant : « Voilà les Boches! »

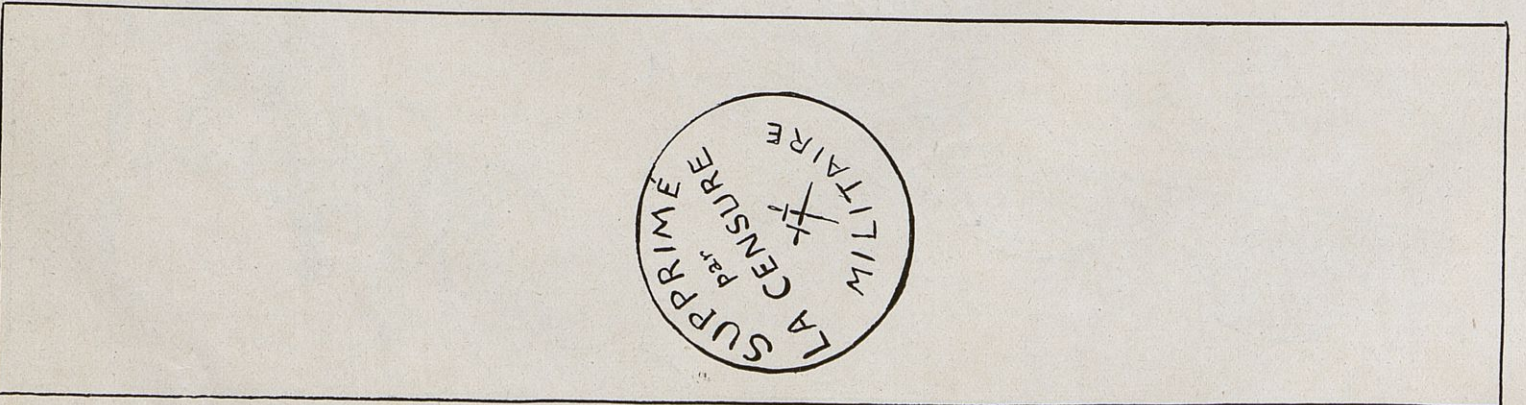


Au même instant, heureusement, un galop furieux retentit sur la route de
C'étaient, en effet, les

, et tout joyeux, notre colonel s'écria : « Ce sont ! »



Malgré ce renfort, l'affaire fut chaude. Le capitaine
dans une charge irrésistible. Nous perdimes hommes, mais l'ennemi laissa
de la compagnie du se distingua tout particulièrement, entraînant ses hommes
tués dans les ruines du village de



A la fin de la

victoire

point stratégique important.
« Je suis content de vous! » nous a dit le général

CHOSSES ET AUTRES

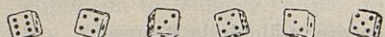
Depuis que la *Vie Parisienne* a recommencé de paraître, nous avons reçu des lettres de presque tous nos vieux abonnés. Ils nous confessent humblement que leur estomac ne supporte point la mie. Ils gardent cependant de protester contre le boulot, mais ils nous demandent s'ils peuvent en toute sûreté et sans remords faire griller ce boulot qui autrement les assassine.

Un tel scrupule les honore et nous a touché profondément. Nous avons la joie de pouvoir tranquilliser nos lecteurs. Nous venons de compulsier avec le plus grand soin toutes les ordonnances du gouvernement militaire depuis que l'état de siège est déclaré, et nous n'y avons rien trouvé qui paraisse interdire le grillage du pain. Or ce qui n'est pas défendu est permis, chacun sait ça comme dit la chanson. La morale, d'autre part, étant muette sur la question, il semble bien que la pratique du toast ne soit pas plus un péché qu'un délit. Grillez donc, mes frères, grillez tant qu'il vous plaira, mais rendez grâces, et appréciez cette liberté qui vous reste : il n'est pas de petite liberté.

Ce qui en revanche est un délit et, de surcroît, un très vilain péché, c'est de mentir sciemment, ou même sans le faire exprès, de dire : « Je tiens d'une source certaine, etc. » Suit une nouvelle fausse. Cette nouvelle est en général mauvaise; car les gens qui se disent informés, et qui ne sont pas du tout informés, sont d'ordinaire pessimistes.

Pessimistes? Non! Neurasthéniques tout au plus. Il y a très peu de pessimistes, beaucoup trop de neurasthéniques. Mais ils seront bientôt guéris. En temps de paix, on les ménage, et on les prolonge. On prend avec eux toutes sortes de mitaines. On hésite toujours à leur faire le coup du siphon, qui est d'un effet instantané et radical. Le gouverneur de Paris vient de les aviser par la voie de la presse qu'il leur ferait le coup du siphon, en d'autres termes qu'il les collerait et qu'il les déférerait au Conseil de Guerre. Gageons que toutes ces neurasthénies importunes vont s'amender comme par enchantement. Mais on ne peut pas s'empêcher de frémir, ou de rire, quand on pense au nombre de bons amis que l'on pourrait faire passer au conseil, rien qu'en répétant à qui de droit ce qu'ils tiennent d'une source certaine etc.

La source, par exemple, qui sera tarie, c'est la source de la conversation. Est-ce une perte? Jouez au bridge!



Le premier jour de la mobilisation, des Parisiens qui revenaient en auto, à toute vitesse, de Trouville à Paris, rencontrèrent M^{lle} Ch.n.l qui allait dans l'autre sens.

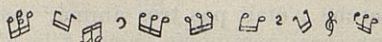
On lui demanda :

— Chanterez-vous *La Marseillaise*?

Elle répondit assez crânement :

— Bientôt, sur le parvis de la cathédrale de Metz.

Elle l'a chantée dimanche dernier à l'Opéra-Comique. Eh bien! c'est une répétition générale.

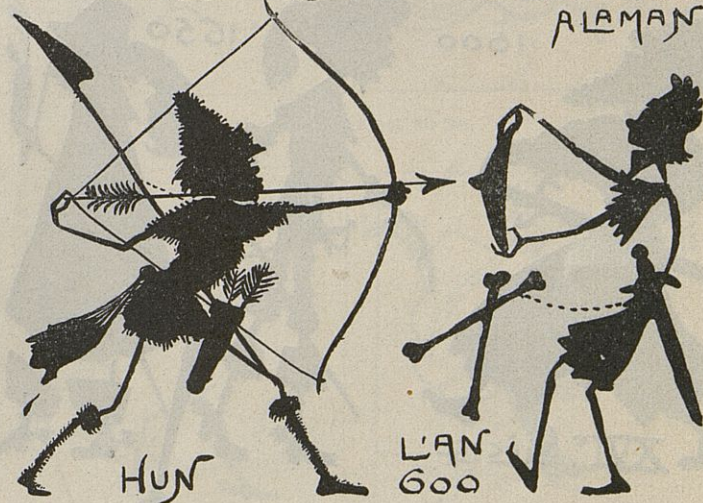


A Londres, la saison coïncide avec la session du parlement. Nous n'osons espérer que le retour de nos députés donne le signal d'une saison de Paris. Au fait, nous ne l'espérons ni ne le souhaitons pas du tout. Nous sommes accoutumés à n'être plus que la première ville de province de la République, et ne nous soucions point de changer. S'il le faut absolument, au moins que cela nous arrive sans qu'on s'en aperçoive, en dormant. Redevenons capitale comme nous avons cessé de l'être.

Trois ou quatre salles de théâtre sont rouvertes : c'est bien, mais c'est bien assez. Nous avions prédit que le public s'abstiendrait : il y vient en foule, et chez M.y.l, le premier soir, on écoutait le concert jusque dans la rue, à la queue. Nous avons été mauvais prophètes, mais nous n'hésitions jamais à reconnaître nos erreurs. Nous avions dit — autre sottise — que la dime imposée aux directeurs les mettrait dans l'impossibilité

DES HUNS... AUX AUTRES

L'armée allemande passée en revue d'ombres chinoises





de faire leurs frais. C'est précisément ce qui leur assure plus de spectateurs qu'ils n'en peuvent caser. Le public n'est pas autrement fier d'avoir envie d'aller au théâtre. Il veut un prétexte et une excuse. Du moment que c'est pour les pauvres!... Et le bénéfice ne sera pas encore considérable, mais les salles seront bien garnies.

Seulement, on se tient. On est déterminé à ne pas rire. Et puis, on rit tout de même. Quand on a ri, on se regarde. On est un peu honteux. On recommence à se tenir. Jusqu'à la prochaine fois. On applaudit les intermèdes patriotiques, les hymnes nationaux. On les entend debout.

La musique, en temps de guerre, est infiniment préférable à la comédie. Le concert paraît moins frivole que le théâtre. La musique, même gaie, peut toujours être écoutée sérieusement. On disait : « Sans Wagner, comment viendra-t-on à bout de composer un programme? » Il fallait la guerre pour nous apprendre que nous avons une musique française. Demandez à M. Pierre L.lo. Il n'y a pas que Richard Strauss et, pour les livrets, M. le comte de K....., qui, fin juillet, disait charitablement à ses amis parisiens :

— J'ai enterré mes statues et enfermé mes tableaux dans une cave murée. Faites comme moi : dans trois semaines nous serons ici.

Vous nous avez manqué de parole, cher comte. Nous ne vous avons pas revu au bout de trois semaines, et notre petit doigt nous assure que nous ne vous reverrons plus jamais. L'ange au glaive de feu et aux ailes d'or vous a, comme votre Joseph, emmené là-haut, ou là-bas, parmi les colonnes torsées du beau décor de Sert, mais vous n'aviez pas oublié votre manteau, comme Joseph, au vestiaire. Vous nous avez offert à souper chez L... et peut-être, quand vous vous êtes écarté un moment pour payer discrètement l'addition, avez-vous profité de la circonstance pour commander le prochain déjeuner de votre Empereur? Vous nous avez, ici et à Londres, versé de notre champagne — je dis bien : notre, car ce n'était pas même du Mumm, c'était du Pommery Greno. Nous avons un peu de remords de n'avoir pu vous rendre votre politesse : vous ne nous avez pas laissé le temps. Ce qui nous console, c'est que vous avez dû, le mois suivant, boire à nos frais beaucoup plus de bouteilles, de magnums et de jéroboams que vous n'en aviez fait déboucher pour nous. Oh! je suis bien tranquille, nous sommes quittes. Aussi ne nous croirons-nous nullement obligés de vous inviter à notre tour, le jour que vous viendrez, après la guerre, retirer de leur cachette vos statues et vos tableaux.

Autre réouverture, celle de la Bourse.

Elle a eu un petit air de réunion de famille, et, pour la première fois depuis qu'il y a une bourse, on n'a parlé que français sous la colonnade, — dans la mesure ou le langage de la bourse peut être français. Le « temple » qui, plus que toute ambassade étrangère, semblait, au beau milieu de Paris, jouir du privilège d'exterritorialité, a été nettoyé de toute la racaille cosmopolite. Disons, comme Madame Mère : « Pourvu que ça dure! » Il serait beau que l'on pût faire des affaires entre Français et entre honnêtes gens.

A la première séance, il s'est produit un miracle. On pense bien que le marché n'était pas très animé; mais une valeur a monté, la *horse shoe*, nom porte-veine. Elle n'a pas beaucoup monté. Enfin elle a monté. Tout le monde était si content que pour un peu on l'aurait prise aux enchères.

La vie de cercle est fort active. La partie chôme, le service de table est réduit, mais il y a la question des membres étrangers. Grand sujet de discussion. Tout le monde est d'ailleurs du même avis : il faut rayer. Un grand cercle de la place de la Concorde, l'Automobile pour ne pas le nommer, a donné le bon exemple, et il a rayé sans barguigner tous les Allemands, les Austro-Hongrois, voire les Turcs dont il était un peu trop riche. Il a même affiché ceux qu'il rayait, cela fait un beau Gotha. En tête de la liste, S. A. R. le prince Henri de Prusse. Le frère du Kaiser, excuser du peu!

L'opération, toute simple, a parfaitement réussi et l'Automobile ne s'en porte pas plus mal. Les habitués fidèles — et Français authentiques, ou alliés — n'en viennent pas moins chaque soir faire de l'*over-arm-stroke* dans l'admirable piscine dont l'eau est si pure et si bleue. Ils n'ont pas cessé d'y venir un seul jour depuis le début de la guerre, alors même que les Taube, qui avaient des raisons toutes particulières de les viser, survolaient leurs salles de sports.

Un soir, on leur annonce l'avion. Tous les nageurs étaient à l'eau. Vous pensez bien qu'ils n'ont pas pris le temps de se rhabiller, ils ont enfilé leurs peignoirs; et c'est pourquoi la foule qui se pressait sur la place de la Concorde pour voir le vilain oiseau, a vu par-dessus le marché une vingtaine de gaillards bien bâtis et qui ne se cachaient point de l'être, drapés à la romaine ou vêtus de kimonos japonais.



Les Anglais nous donneront toujours des leçons de naturel et de familiarité.

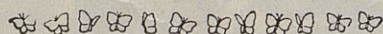
L'autre semaine, M. A... H... m... nt publiait dans *l'Intransigeant* un article, au reste fort agréable, sur le prince de Galles, qu'il appelait « le Prince Charmant ».

Les journaux de Londres nous révèlent aujourd'hui comment les soldats anglais appellent leur petit prince, dans les tranchées.

Ils l'appellent : *A D...d good boy*.

(J'écrirais bien *damned* en toutes lettres, mais la presse anglaise est si réservée!)

D...d good boy! A la bonne heure! Voilà qui est militaire! Et par le temps qui court, nous avons peut-être besoin de sacrés bons garçons plus que de princes charmants.



J'aime bien cette histoire des Allemands, qui, pour établir officiellement qu'ils occupent Calais, ont pris le parti d'appeler Ostende « Kales ». Comme c'est simple! Il suffisait d'y penser. Christophe Colomb n'était pas plus malin. N'ai-je pas lu quelque chose comme cela dans Dumas père? « Je te baptise carpe. »

C'est égal : on est fier d'être Français quand on regarde la colonne, mais si on ne l'a pas sous la main pour la regarder, on est aussi fier d'être Français quand on voit comme il est facile de tromper les Boches.

Vous rappelez-vous cette autre histoire, de la Terreur, et de la guillotine qui pour avoir trop fonctionné ne fonctionnait plus, et du condamné lié sur la planche, qui, en attendant le coup fatal, criait : « Peuple, on te trompe, Peuple, on te trompe »?

Enfin le couteau glisse, mais il s'arrête encore; il faut démonter l'instrument et délier le condamné, qui, posément, reprend :

— Je te disais donc, Peuple, quand on m'a interrompu...

Eh bien, même avec cette mise en scène, les Allemands sont des gens à qui vous pouvez crier sur tous les tons qu'on les trompe et qui ne le croiront jamais. C'est à désespérer!



Le Bois, un dimanche matin...

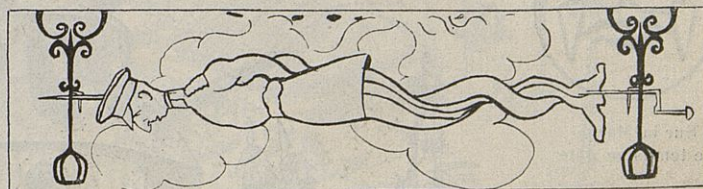
Midi. Des grisailles claires de décembre. Un air vif. Et sur toutes choses un brouillard léger qu'un soleil timide rend lumineux... Ce n'est pas l'Avenue du Bois telle que nous avons coutume de la voir. Aujourd'hui elle est discrète et pour ainsi dire familiale. L'allée des cavaliers reste déserte. La chaussée paraît plus grande où passent, si rares, des fiacres vétustes et de temps à autre une auto. Sur le terre-plein vont et viennent des jeunes filles, quelques mamans, des messieurs d'âge et surtout des enfants... L'Avenue du Bois est aux enfants.

Elle est aux enfants parce qu'ils la parcourent en petits maîtres — déjà — et qu'en réalité ils en sont aujourd'hui les seuls figurants. Sur eux s'est reportée toute l'élégance de leurs mamans... Les jeunes femmes que l'on rencontre sont en tailleur et la plupart n'ont gardé de la mode excentrique que ce que les circonstances permettaient. Mais pour les petits point n'est besoin de tant de mesure... Une cloche d'hermine courte et

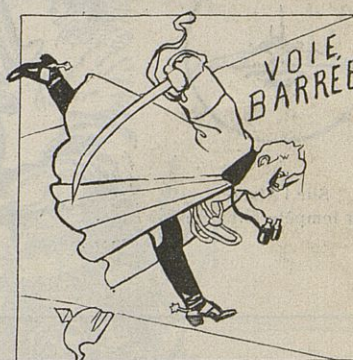
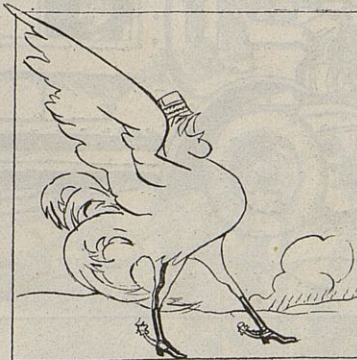
comique sur deux fuseaux de soie blancs et au-dessus deux joues d'api « toquées » d'un amour de bonnet. C'est Minnie... Quant à Caillou, confortable et costaud, il s'entoure d'un flottant « homespun » d'où sortent, s'évasant, les deux jambes d'un pantalon à patte d'éléphant...

En vérité, le matin, le Bois est charmant. Nulle gaité déplacée. Nul excès... Sauf les cris des enfants, nul éclat de voix ne touche au silence. On s'aborde mais simplement. On cause mais doucement. Et l'on ignorerait la guerre tant chacun dissimule avec soin le souci qui l'habite si soudain, à la Porte Dauphine, la grille barricadée ne venait vous rappeler l'instant tragique où nous vivons.

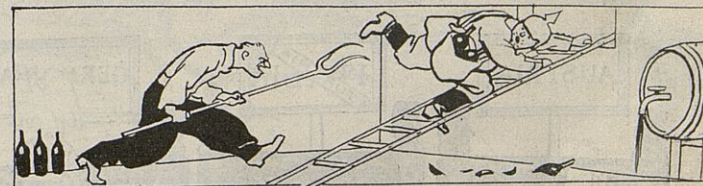
QUELQUES MÉTAPHORES MILITAIRES



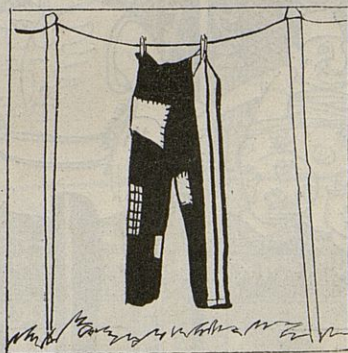
Le Kronprinz est au feu.



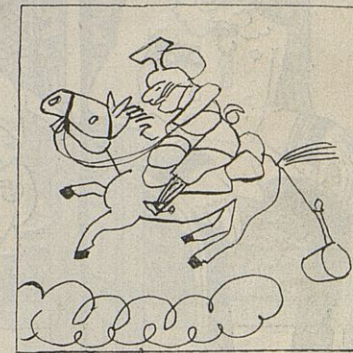
Le général Joffre déploie son aile droite. Le Kaiser se précipite sur le front.



Une retraite par échelons.



Des pièces d'artillerie.



Une charge de cavalerie.



Un gaillard d'arrière.

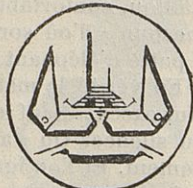
LA GUERRE A COUPS DE CRAYON



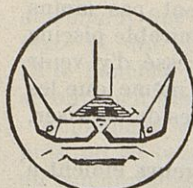
A Liège
Menace d'orage



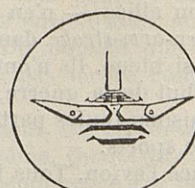
A Bruxelles



A Anvers



A Charleroi



Sur la Somme

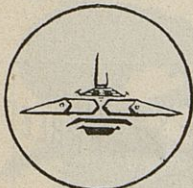


Sur la Vistule
Il pleut des halberdes

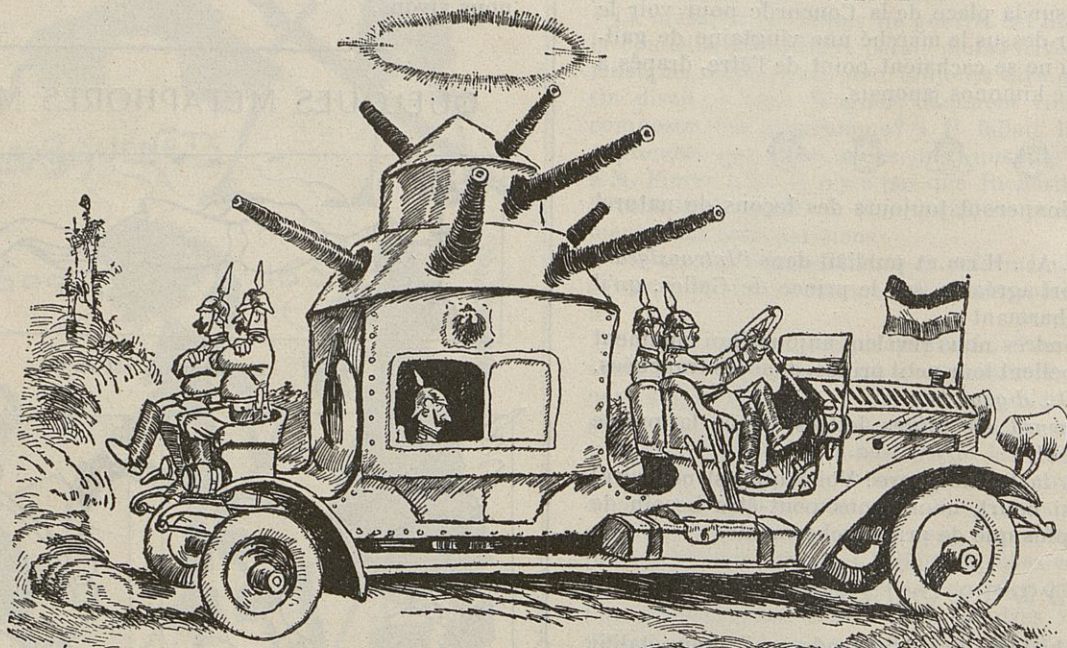
LES MOUSTACHES DU KAISER, OU LE BAROMÈTRE DE LA GUERRE



Sur la Marne
Le temps se gâte

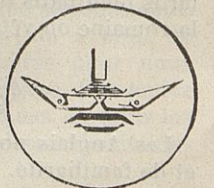


Sur l'Aisne
La tempête fait rage



"GOTT MITT UNS!"

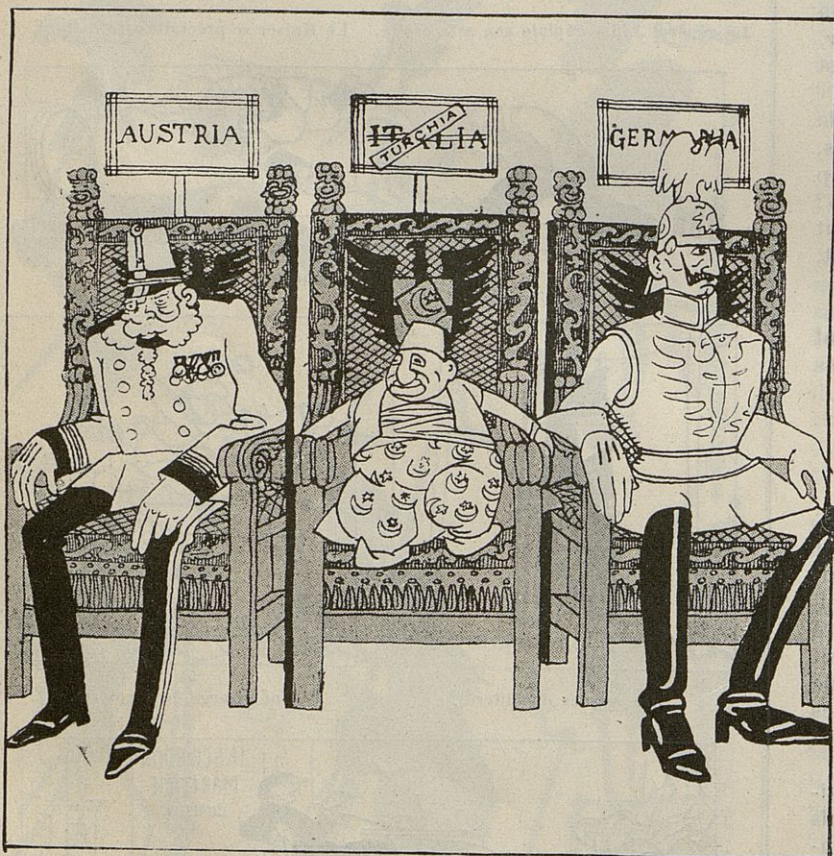
Mark Fenderson
(Life, de New-York)



Sur l'Yser
Donnerwetter

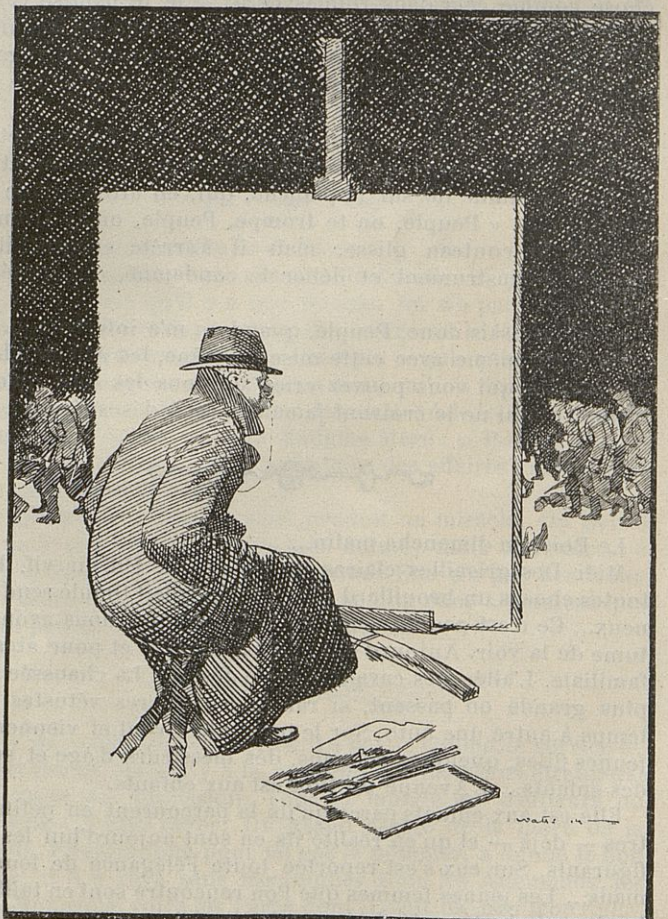


A Berlin
en 1915



(Numero, de Turin)

LE REMPLAÇANT
ou LA TRIPLICE REVUE ET CORRIGÉE



CRUELLE ATTENTE (Bylander, de Londres)

Le célèbre peintre allemand Kartoffel a été chargé officiellement d'accompagner les armées du Kaiser pour peindre leurs victoires.



(Life, de New-York.)

MADE IN GERMANY!

Ou le type idéal du guerrier conçu par les Allemands.



LE FRANÇAIS EST TOUJOURS GALANT

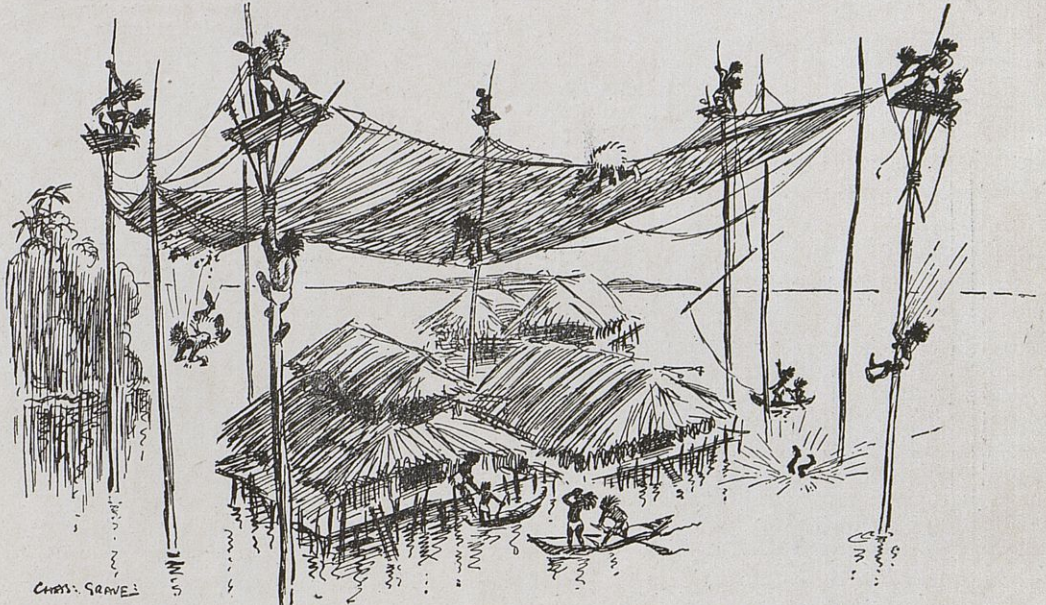
— On dirait que vous aimez l'huile de ricin? —

— De votre main, Mademoiselle, c'est un nectar!

(London Opinion, de Londres.)

POUR LA DÉFENSE DES COLONIES BRITANNIQUES

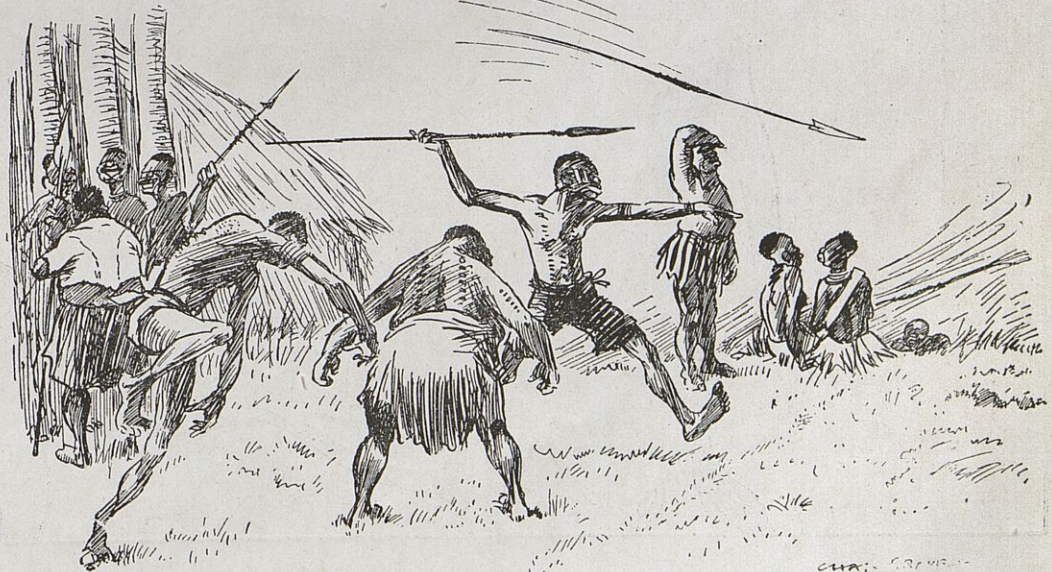
Quelques mesures de précaution suggérées par le Punch, de Londres.



Les sauvages de la Nouvelle-Guinée mettent leurs villages à l'abri des Taubes.



Les Esquimaux immergent des mines sous-marines dans la baie de Peabody.



Les vaillants territoriaux des îles Andaman.

“SIRE VOTRE POTAGE REFROIDIT!”

Dessin de Fabiano.



Et le fameux dîner que le Kaiser avait commandé dans un des grands hôtels de Paris?... Il nous semble que le menu n'en est plus de saison!